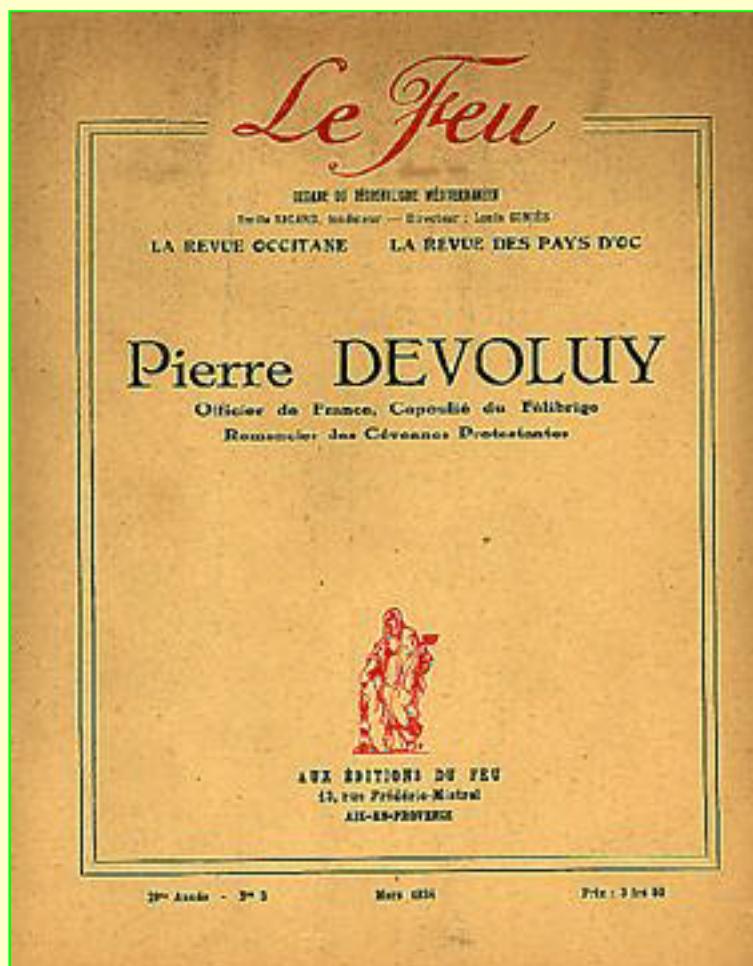


# Le Feu

29e Année N° 3

MARS 1934

## “Pierre Dévoluy” *Par Emile Ripert*



**C.I.E.L. d'Oc**  
Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc  
3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang  
<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

# LE FEU

*ORGANE DU RÉGIONALISME MEDITERRANEEEN*

LA REVUE OCCITANE

LA REVUE DES PAYS D'OC

**Emile SICARD, fondateur—Directeur: Louis GINIÈS**

29e Année N° 3

MARS 1934

**Pierre DEVOLUY**

Officier de France, Capoulié du Félibrige  
Romancier des Cévennes Protestantes



AUX ÉDITIONS DU FEU  
13 rue Fredéric-Mistral  
Aix-en-Provence

# LE SOUVENIR DE PIERRE DEVOLUY

La figure de Pierre Devoluy est certainement l'une des plus hautes du Félibrige. Doué d'un talent sûr, d'une ardente flamme, muni d'une culture scientifique et philosophique autant que littéraire qui le tournait vers la conception et l'action positives, il dépassa, par la largeur de ses vues, la plupart des disciples et des confidents de Mistral. Quand le Maître fut mort, nous ne cessâmes de le considérer comme l'un des dépositaires les plus purs de sa pensée.

Mais si le nom de Devoluy reste vivant pour toutes les mémoires, les jeunes générations le connaissent-elles dans ce qu'il a précisément de plus précieux ? Il est trop permis d'en douter. Elles ont lu et reliront le magnifique triptyque de la *Cévenne embrasée* sans soupçonner l'étendue et la portée de son œuvre doctrinale et dialectale, qu'il faut aller chercher dans des articles épars, de vieux *Cartabeu ou* des manuscrits qui n'ont pas encore vu le jour.

Sa famille aura le devoir, auquel elle ne se dérobera pas et dans l'accomplissement duquel ses amis l'aideront, de réunir en quelques volumes les précieux enseignements, les rares souvenirs qu'il a légués.

C'est dans cette attente qu'Emile Ripert a essayé de nous donner, aux pages qui suivent, une vue d'ensemble du caractère, de l'action, de la pensée de Pierre Devoluy. L'historien de la *Renaissance Provençale* a condensé dans son étude l'essentiel. Au gré de beaucoup, sans doute, le trouvera-t-on trop bref mais ç'en sera assez pour servir de préface à la publication nécessaire de l'intégralité de l'œuvre félibréenne et régionaliste, pour faire désirer cette publication et en montrer la nécessité.

Nous y joignons, dans notre cœur, un fervent hommage à l'homme dont l'amitié nous fut si précieuse, dont la mémoire nous reste si chère. Il était de ceux que nous étions certains de trouver toujours à nos côtés dans la lutte, toujours prêt à passer à l'avant-garde. Sur sa tombe trop tôt fermée, nous devons entretenir pieusement la lampe d'argile ; nous devons garder cette grande âme de l'oubli.

**Louis GINIÈS.**

\*

# PIERRE DEVOLUY

Officier de France, Capoulié du Félibrige  
Romancier des Cévennes Protestantes

Le poète, l'orateur, le romancier, le journaliste, l'officier que je veux évoquer aujourd'hui dans la diversité de ses dons et la richesse de son œuvre, beaucoup de Provençaux, de Félibres, d'hommes de lettres, d'officiers l'ont connu et l'ont aimé, ce qui était pour la plupart d'entre eux synonyme, car Pierre Devoluy n'a eu d'ennemis que parmi ceux qui ne l'ont pas approché d'assez près pour mesurer la sincérité, la générosité, la noblesse de son caractère. Mais parmi ceux-là même, il en est peu, si ce n'est peut-être deux ou trois intimes, qui l'aient connu comme il méritait de l'être, tant sa modestie semblait prendre soin de dérober, même aux plus proches, l'étendue de son savoir, la valeur de sa poésie, l'acuité de sa pensée, toutes les ressources de la nature la plus riche et la plus complexe peut-être qui ait apparu depuis Mistral dans le domaine de la littérature provençale.

Et moi — je dois débuter par cet aveu — moi qui ai voulu être un des historiens de cette littérature, moi qui ai cité souvent et avec une profonde sympathie le nom ou les œuvres de Pierre Devoluy dans mes livres ou dans mes études, moi qui suis allé l'été dernier apporter mon hommage à la mémoire de Pierre Devoluy en son village de Châtillon-en-Diois et qui ai prolongé ce témoignage dans un article de la *Revue de France*, je dois dire que je ne connaissais pas encore son œuvre comme elle mérite de l'être, avant de l'avoir étudiée avec méthode pour l'évoquer dans une conférence que j'ai donnée le 20 Février au *Centre Universitaire Méditerranéen* de Nice, travail dont je suis heureux d'apporter ici les éléments essentiels.

Or, dans cette conférence, et bien que j'aie eu l'honneur de la prononcer devant Madame Devoluy et ses filles, devant ceux qui furent à l'Hôtel de ville et à *l'Eclairleur* de Nice les collaborateurs et les amis du journaliste et de l'administrateur qu'il a été en ses dernières années, je n'ai rien eu à retrancher de la réalité, rien à y ajouter non plus dans un désir de complaisance ou de piété. J'ai parlé de façon strictement impartiale, comme je devais le faire dans une chaire de caractère scientifique ; mais il est des hommes que la vérité suffit à louer ; Pierre Devoluy était de ceux-là. Je veux donc tout de suite, comme je le faisais à Nice, laisser parler les faits eux-mêmes, et voici les faits :

Pierre Devoluy, c'est-à-dire Paul Gros-Long, — car tels étaient son nom et son prénom, — est né à Châtillon, dans le pays de Die, le 27 juin de l'année 1862, c'est-à-dire dans la pleine gloire de l'Eté, au moment où la nature est le plus largement

épanouie à la caresse du soleil, entre la fête de Saint Jean, le disciple de l’Esprit, l’Evangéliste du Verbe, et celle de Saint Pierre, dont Devoluy voudra porter le prénom. Sa mère, qui avait alors 32 ans, était née le 8 septembre 1830, le même jour que Mistral.

Châtillon-en-Diois, petit castel fortifié, qui gardait la route par où l’on va du Diois au Trièves, le long de la Drôme et de la Durance ! Que ce soit par une vallée ou l’autre, la pente naturelle des eaux les guide vers le Rhône, c’est-à-dire vers la Provence, et c’est vers la Provence aussi que dès le moyen-âge a regardé ce pays des troubadours, où flotte encore le souvenir de la comtesse de Die, l’amoureuse passionnée de Raimbault d’Orange.

Pierre Devoluy tenait beaucoup à établir que son pays natal était bien terre de Provence. Comme certains théoriciens du régionalisme avaient établi une carte administrative de la France, où le Diois devait être rattaché à la région de Grenoble, il protestait en termes véhéments.

“ Certes, disait-il, nous ne sommes pas pour renier notre parenté dauphinoise, nous sommes fiers que nos aïeux aient lutté dans la montagne en 1692 contre l’envahisseur et proclamé les libertés sacrées à Vizille en 178X, mais la destinée naturelle est plus forte que tout, notre pays regardant toujours vers le Sud, vers la vallée du Rhône, vers Montélimar, vers Nyons, vers Avignon, il fut une fière part du marquisat de Provence et, terre libre des Raymond Toulousains, il luttait donc contre Simon de Montfort. Notre pays de Châtillon avait pour seigneur un prince des Baux et en dépit de la frontière politique les échanges les plus importants se firent continuellement avec la Provence et non pas avec Grenoble.

“ En rompant les frontières provinciales qui, très souvent, n’étaient pas des frontières historiques, ni même naturelles la Révolution rendit à beaucoup de pays le service éminent de favoriser la vie économique naturelle. Les temps modernes avec leur magnifique épanouissement de routes et chemins de fer ont fini d’accomplir les reconquêtes territoriales et rendu toujours plus sûre la physionomie de chaque terroir.

“ Aujourd’hui de Luc, de Châtillon, de Die, vous allez presque en un clin d’œil à Valence, Avignon; c’est la voie naturelle des eaux, des moissonneurs, des pâtres ; essayez tout au contraire d’aller de Châtillon à Grenoble, il vous faudra franchir le rempart du mont Genèvre, où les routes des cols de Meneio et de Grimoune sont longues, difficiles, désertes autant que pittoresques et fermées par la neige une grande partie de l’année. Si vous voulez prendre le chemin de fer, regardez sur la carte le voyage formidable qu’il vous faudra faire : descendre le Bez, remonter la Drôme, passer le col de Cabre, descendre sur Veynes, c’est-à-dire encore dans la Provence et de là après beaucoup d’embarras remonter vers la Croix-Haute, tomber ensuite sur Trièves et sur Vif. ”

C’est ainsi que par cette argumentation passionnée, où l’on reconnaissait déjà ce

mélange d'ardeur et de logique qui caractérise son tempérament, Pierre Devoluy affirmait la qualité provençale du pays de sa race et de son enfance D'ailleurs n'avait-il pas près de lui l'exemple de son compatriote Maurice Faure, qui, de ce même pays, était allé vers Mistral, était devenu poète provençal et majoral du Félibrige, en même temps que sénateur de la Drôme ? Maurice Faure, protestant comme Devoluy, lui était ainsi un vivant modèle placé devant ses yeux dès son adolescence et même dès son enfance.

C'est que les poètes sont en effet commandés par leurs impressions d'enfance ; tous les hommes le sont sans doute, mais les poètes plus encore, parce qu'il restent des enfants au sens le plus noble du mot, c'est-à-dire qu'ils conservent cette divine faculté de créer des mythes et de vivre dans un monde qui leur est plus réel que le réel, et aussi cette vive sensibilité qui les fait passer de l'enthousiasme au désespoir, des larmes aux rires avec une facilité qui déconcerte souvent les hommes raisonnables.

Donc si nous interrogeons l'enfance de Pierre Devoluy, nous y trouvons déjà les éléments qui commanderont plus tard son activité et son développement intellectuel : la langue populaire, la montagne, la religion mystique. A Châtillon-en-Diois en effet, sous le second Empire, on parle une langue savoureuse et forte, sonore et pittoresque, que le petit Gros-Long entend vibrer continuellement à ses oreilles et dont il retiendra pour toujours la musique. C'est un dialecte provençal de la montagne dont les finales et les harmonies se rapprochent du dialecte niçard plus encore que du dialecte mistralien, ce qui expliquera sans doute pourquoi Pierre Devoluy prit tant de plaisir à vivre à Nice, à s'y fixer même après que l'heure de la retraite lui eût permis de choisir une autre résidence.

A Châtillon aussi on est dans le massif de Glandasse, au pied de la grande montagne, blotti dans le creux de ses rocs, sous sa protection naturelle, au murmure des eaux fraîches qui dévalent sans cesse des hautes cimes.

A Châtillon enfin on vit dans une atmosphère de religion primitive, grâce à l'existence d'une communauté protestante, restée proche du christianisme agreste de la Réforme populaire, avec les assemblées du *Désert* et les veillées consacrées à la lecture de la Bible. Pierre Devoluy se plaisait plus tard, dans un charmant article de *Vivo Prouvènço* à évoquer ces veillées, " devant la flambée odorante, tandis que l'on entendait au-dehors les hurlements farouches de la bise bourrue qui s'endiablaît là-haut dans les grottes et les contreforts et qui semblait vouloir ébranler la maison " Un soir de Décembre sa grand-mère lit les *Actes des Apôtres* : " Ah coume l'ère afeciouna, iéu, pichot margoulin, s'écriait-il *N'en perdiéu pas uno e seguissièu, lou cor batènt, l'aposto Pau dins sis escourregudo santo*"

" Ah! comme j'y étais attentif, moi, petit galopin, Je n'en perds pas une et je suivais, le cœur battant, l'Apôtre Paul dans ses courses saintes. "

La grand mère en arrive au chapitre où Paul et son disciple Silas évangélisent la Syrie et

la Cilicie... On les met en prison, mais Dieu les en délivre : " Toutes les portes s'ouvrirent et les fers de tous les prisonniers tombèrent. Le géôlier se prosterna tout tremblant et délivra Paul et Silas..." "

Et une petite vieille, la bonne Nanette, qui s'était endormie, se réveille, et n'entendant plus la voix qui la berce, ramasse vite les aiguilles et le bas qu'elle tricote, et puis pour faire croire qu'elle a suivi toute l'histoire dont elle vient de percevoir les derniers mots

" *Ah ! se coumprèn que fuguèsse las, lou pause !*"

"Ah ! l'on comprend qu'il ait été las, le pauvre ! "

Telle est l'atmosphère de simplicité, de bonhomie évangélique, où le petit Gros-Long s'est éveillé à la vie spirituelle

Cependant ces protestants zélés sont sans haine; ils fréquentent amicalement les catholiques qui se partagent avec eux le doux village. M Gros-Long, percepteur, désire faire de son fils un fonctionnaire comme lui et dans cette intention il veut lui faire apprendre le latin et le confie au curé de Châtillon. Pierre Devoluy, plus tard se plaira, dans son dernier roman, à rendre justice à ces curés de montagne, qui, au plus fort de la persécution officielle, ont toujours protégé autant qu'ils l'ont pu leurs compatriotes protestants contre les gens du Roi.

\*

Mais bientôt le latin du curé ne suffit plus à ce garçon qui fait de rapides progrès, il lui faut celui du lycée du lycée de Nîmes, cette capitale protestante du Midi, où il trouve sur les mêmes bancs un jeune protestant, dont le nom doit devenir célèbre, M. Gaston Doumergue.

En août 1933, au moment où les amis de Pierre Devoluy inauguraient à Châtillon une plaque apposée sur sa maison natale, M. Doumergue leur adressait une lettre où il disait la fidélité de son affection

" Notre amitié remontait au temps lointain où nous étions ensemble élèves du vieux lycée de Nîmes. Elle a duré confiante et réconfortante jusqu'au jour de sa mort, qui fut pour mon cœur un jour de deuil.

' Pierre Devoluy n'a pas été seulement un grand écrivain en langue provençale et en langue française; tous ceux qui l'ont bien connu savent la beauté de son caractère et la grande noblesse de son cœur dans lequel vivaient étroitement unis, pour s'exalter l'un l'autre, l'amour de la petite et celui de la grande patrie.

" Par l'exemple de sa vie et par son œuvre littéraire et historique, si riche

d'enseignement, sa mémoire est assurée de durer Par la pensée je m'associerai à vous pour le glorifier. “

Cependant au lycée de Nîmes Paul Gros-Long se distingue aussi bien par ses succès en mathématiques qu'en latin; son père conçoit pour lui l'espoir de le pousser à l'Ecole Polytechnique, ce qui est alors l'idéal de toutes les familles de la petite, moyenne et même grande bourgeoisie, au temps où la France rêve de revanche militaire et se crée une noblesse industrielle, sous le signe du *Maître de Forges*.

Voilà pourquoi, poète déjà et tout enivré de *Mirèio* qu'il vient de découvrir, Paul Gros-Long entre cependant à l'Ecole Polytechnique, où il rencontre, par un singulier bonheur, des camarades qui sont comme lui passionnés de littérature, qui s'appellent Edouard Estaunié, Marcel Prévost, Jacques Roucher, Alfred Ernst, singulière promotion scientifique qui devait donner deux romanciers à l'Académie Française, un *capoulié* au Félibrige, un directeur à l'Opéra et un traducteur à Wagner !

Dans cette promotion il y avait aussi un Marseillais appelé Cazemajou, qui devait périr au cours d'une expédition saharienne, mais qui, pour lors bien vivant, se plaisait à parler provençal avec Paul Gros-Long pour se consoler de son exil

Cependant on est en 1882, ne l'oubliions pas; c'est l'époque où le Paris littéraire est tout agité de querelles poétiques: ceux qu'on appelle parfois les décadents et qui vont bientôt se qualifier pour la plupart de symbolistes cherchent à renouveler la technique parnassienne par la création d'une forme nouvelle, le vers libre, en même temps qu'ils se détachent de l'antiquité gréco-latine, chère à Leconte de L'isle et à ses disciples, pour demander leur inspiration au moyen-âge breton ou allemand, à l'œuvre musicale et poétique de Wagner, qui en est toute imbibée elle-même.

Pierre Devoluy ne peut se désintéresser de tels problèmes ; tout au contraire avec son esprit curieux, toujours en quête de nouveau, il se passionne pour cette jeune poésie, où il retrouve d'ailleurs ce goût du moyen âge qui vient de son enfance et de sa race en même temps que ce culte des mots et de leur valeur musicale, dont la poésie provençale lui a déjà donné le sens et dont il retrouve l'écho sous les affirmations, si obscures soient-elles, de René Ghil en son célèbre *Traité du Verbe*. On s'est étonné parfois que disciple à ses débuts des symbolistes, Pierre Devoluy soit devenu par la suite un poète provençal et l'on a voulu voir dans sa vie une sorte de brusque conversion : il n'y a là, tout au contraire, nulle contradiction, je le montrerai plus amplement tout à l'heure

Rien au reste ne peut lui faire perdre tout à fait le triple sens que lui a donné son enfance d'une race, d'une langue, d'une religion personnelle. Le ministère de la guerre peut bien l'envoyer, jeune officier, dans la garnison d'Arras, loin du Dauphiné natal ; il retrouve en cette vieille cité libre d'Arras le souvenir poétique des Rosati, ces Félibres du Nord et aussi le sens des franchises municipales :

*Le beffroi haut et svelte est un vieux combattant,  
Gardien de la cité depuis les jours antiques...  
Et son airain gronda pour la Rébellion,  
Pour la vieille Franchise et la Commune libre. (1)*

premiers accents fédéralistes dans l'œuvre de Pierre Devoluy.

(1) Bois ton sang, page 59.

Mais voici qu'une mutation, sans doute sollicitée, le rapatrie dans son Midi toujours tendrement regretté. Il est envoyé en garnison à Montpellier, où s'agit alors toute une jeunesse éprise comme partout de poésie nouvelle, et il se lie d'amitié avec un étudiant, plus jeune que lui d'une dizaine d'années, et qui s'appelle Paul Valéry.

“ J'ai connu Pierre Devoluy à Montpellier vers 1891, écrivait récemment Paul Valéry aux organisateurs de la commémoration de Pierre Devoluy. Peu de rencontres suffirent à nous lier; l'amitié se fit toute seule entre nous, lui, jeune officier et poète, moi très jeune étudiant, (qui étudiait fort vaguement) et non moins poète L'été, parfois, nous allions ensemble à la mer; et, de la ville de pierre brûlante à la plage de sable éblouissante, jusqu'au bord même où s'épuise le flot, ce n'étaient entre nous que divagations, citations, merveilleuses disputes, noms admirables échangés... Il m'écrasait d'Herbert Spencer; je lui opposais une ignorance nourrie de rêveries. Quels charmants souvenirs !

« Je n'ai connu personne en qui l'enthousiasme et la compréhension fussent plus naturellement développés qu'en lui. Il démontrait que l'on peut, sans le moindre effort, goûter et honorer simultanément Frédéric Mistral et René Ghil.

Nous nous sommes perdus de vue pendant près de quarante ans, puis retrouvés à Nice, bien changés l'un et l'autre — et tout à fait les mêmes... »

Après Paris, après Arras, où il a maintenu fortement son individualité en des circonstances et des milieux qui auraient pu la dissoudre, voici donc que Pierre Devoluy reprend racine vigoureusement sur le sol du Midi, à Montpellier d'abord et puis à Nîmes, où il retrouve en son milieu protestant,— dans cette solide race languedocienne et chrétienne, qui a donné à la France un Jean Reboul, un Gaston Boissier, un Gaston Doumergue — la jeune fille dont il fera la compagne dévouée des bons et des mauvais jours. Le voici ensuite à Antibes, où Paul Arène vient parfois, et, peut-être à son exemple, il commence à écrire en provençal des contes savoureux en même temps qu'il s'initie au provençal maritime après avoir étudié de plus près le languedocien en son étape de Montpellier.

Enfin une nouvelle mutation l'amène en 1895, dans la ville félibréenne d'Avignon, au moment même où, avec la collaboration de Félibres comme Folco de Baroncelli, Félix Gras, Marius André, Mistral y publie *l'Aiòli*. Voilà Devoluy à la source même de la

doctrine mistralienne, en contact continual avec le maître qu'il admire et chez lequel, quelques années auparavant, il a été conduit par ces poètes trop oubliés de nos jours, Jules Boissière et Frédéric Amouretti, enthousiastes trop vite fauchés par la mort.

L'enthousiasme de Pierre Devoluy se maintient quant à lui vif et intact, en belle santé militaire et combative. Ce sont pour lui de grandes années de ferveur, de foi, d'estrambord. Il s'imbibe de poésie mistralienne, mais aussi comme c'est un esprit scientifique, formé, comme il se plaira souvent à le rappeler, aux méthodes positives d'Auguste Comte et d'Hippolyte Taine, il éprouve la résistance de cette pensée mistralienne, et il constate que sous ses apparences joyeuses elle cache une forte et saine doctrine sociale, qui peut rendre la vie à toute la France, qui peut régénérer de pied en cap, non seulement la Provence, mais aussi toute la vieille Gaule Romaine.

Pour bien s'en convaincre il écrit une *Histoire nationale de la France du Midi*, histoire faite non plus du point de vue strict de la couronne de France et du centralisme parisien, mais du point de vue français si l'on prend le mot en son sens large, en montrant de façon précise et juste ce que les Français du Midi ont apporté de forces et de qualités à l'ensemble national. Cette histoire, restée encore inédite en librairie, était rédigée en provençal: couronnée aux Jeux Floraux du Félibrige, elle a paru en fragments dans la collection de *Prouvènço* et de *Vivo Prouvènço*; et ce que nous pouvons en lire là est de singulière qualité de style et de pensée. « Elle est faite, lui écrivait Mistral, cette *Histoire provençale de France*, si désirée, des Félibres et si difficile à faire; il n'y avait que vous pour l'accomplir ! »

On conçoit en effet que Mistral ait alors les yeux sur une telle recrue, sur cet officier du génie, qui, au cœur de l'armée française, rectifie l'histoire de France au profit des provinces méridionales, sur ce polytechnicien poète, qui comprend mieux que nul ne l'a jamais comprise la doctrine dont le Félibrige a essayé de fixer les articles essentiels, sur ce positiviste exalté qui voit toutes les conséquences de cette doctrine. Aussi lorsque Félix Gras meurt en 1901 Mistral indique au Consistoire du Félibrige que le meilleur des Capouliés serait Pierre Devoluy. Il y a des résistances au cœur du Consistoire, où certains esprits timides sont effarouchés par la jeunesse ou par la hardiesse de ce tempérament, par sa qualité non dissimulée de protestant. Les uns, fidèles au souvenir de Font Ségugne, veulent élire le bon Alphonse Tavan, les autres, désireux d'action oratoire, votent pour le fogueux Arnavaille, mais enfin Pierre Devoluy l'emporte au sein du Consistoire réuni dans la ville d'Arles..

Le voilà donc Capoulié du Félibrige à trente neuf ans! Eclatante victoire; à cet âge être le successeur d'un Félix Gras, d'un Roumanille, d'un Mistral !... Les amis de Pierre Devoluy célèbrent joyeusement ce succès dans cette ville de Nice, où une nouvelle mutation l'a récemment envoyé et qui désormais va tenir tant de place dans sa vie et jusqu'à sa mort.

Mais quand on a dans le cœur les scrupules d'un chrétien et le souci de perfection qu'ont

les vrais poètes, un tel honneur est d'abord une charge. C'est ainsi que Pierre Devoluy le conçoit et pendant huit ans il va se donner tout entier à cette tâche écrasante de diriger des troupes trop souvent indisciplinées, d'organiser ce chaos de bonnes volontés éparses, de restaurer ce sens de l'autorité dans un monde qui n'en admet guère et il sera tout naturel qu'une action pareille suscite à Devoluy des ennemis qui l'accuseront bientôt de vouloir « *enrégimenter les rossignols* », d'autant qu'il prend comme collaborateur à titre de *baile* du Félibrige, un admirable, mais rude philologue, Jules Ronjat, qui emploie les méthodes germaniques et dit vertement leur fait aux uns et aux autres, et puis quand il est obligé de s'en séparer, un officier qui a, comme Devoluy, la passion de l'autorité, le capitaine Dugat, qui signera Jean Renadieu.

Dès son début Pierre Devoluy convie les Félibres à un examen de conscience; pour la Sainte Estelle de Pau il leur adresse un premier appel, leur demande s'ils ont fait, s'ils font encore tout ce qu'ils peuvent, si quelques chansons suffisent à soutenir leurs revendications, s'ils doivent se contenter de parler provençal au cours des réunions félibréennes en reprenant l'usage du français dès qu'ils se sont séparés. Et ainsi d'année en année, de Sainte-Estelle en Sainte-Estelle, de Pau à Béziers, à Sète, à Périgueux, à Toulon, à Arles, Avignon et Saint-Gilles, il va proclamer les fortes vérités qui découlent de l'œuvre mistralienne. En 1903 c'est à Aix le cinquantenaire du *Roumavàgi dei Troubaire*, cette seconde réunion des poètes provençaux qui précédé la fondation du Félibrige; en 1904, c'est à Font-Ségugne l'imposante cérémonie du cinquantenaire du Félibrige, où Devoluy prononce un magnifique discours; en 1907 c'est dans tout le Languedoc la révolte des vigneron, où il voit un sursaut de la vieille indépendance méridionale, en dépit de l'avis de Mistral plus sceptique qui se garde de compromettre la Cause dans une aventure hasardeuse.

Quoi qu'il en soit, pour mieux soutenir son action de Capoulié — les jeunes du Félibrige ne l'appellent-ils pas avec enthousiasme le *Capoulié de l'action*? — Devoluy fonde en 1905 un journal de combat félibréen, qui s'appelle *Prouvènço* et qui doit continuer *l'Aiòli* disparu en 1898. Ce journal continue et se développe en 1908 avec le titre de *Vivo Prouvènço* et sous ce titre paraîtra jusqu'en 1914.

En 1909 voici enfin la cérémonie émouvante et périlleuse du cinquantenaire de *Mirèio*; on inaugure sur la place du Forum en Arles la statue de Mistral devant le poète lui-même.

Après J. Charles-Roux, Melchior de Vogué et Georges Lecomte, Pierre Devoluy parle au nom des Félibres :

« Que les poètes étrangers crient donc aujourd'hui leur admiration en saluant Mireille, que les écrivains les plus en renom nous disent toutes les raisons de cette admiration, nous, Félibres, nous restons muets, car, en pensant à *Mireille*, l'eau du cœur nous monte aux paupières; en pensant à *Mireille*, nous pleurons... Car c'est dans Mireille, dans cette Bible du Midi qu'au sortir de l'enfance, encore endormis par les formules et les

rengaines de l'école, nous avons découvert en un ravisement surhumain les titres de noblesse de notre langue, les secrets de sa vie et de son génie fier. C'est dans Mireille que, de Périgueux à Nice, nous avons reconnu le cœur battant d'allégresse, la langue mère de notre sol, celle qui gazouille sur nos berceaux, celle que parlaient fièrement nos pères et que les siècles n'ont pu tuer.» Et il proclame le miracle de Mireille, la force inconnue du destin, la mystérieuse influence de l'Etoile.

Mais le lendemain de cette apothéose lui est cruel; ses ennemis le guettent dans cette ville dramatique de Saint-Gilles où repose Pierre de Castelnau, dont l'assassinat déclencha la Croisade contre les Albigeois, dans cette ville où protestants et catholiques se sont autrefois sauvagement affrontés et massacrés. Il semble que des vieilles pierres ressortent les vieilles haines. Une bataille s'engage; Paul Mariéton se retire tout ensanglanté. Pierre Devoluy fait face à l'orage, mais bientôt, trouvant que Mistral, en sa retraite olympienne, ne prend point ouvertement parti pour lui, ne défend pas avec assez d'autorité son Capoulié, Devoluy, lassé, dégoûté, donne sa démission de Capoulié en 1909 et de majoral du Félibrige en 1912.

Cependant ces démissions ne marquent pas pour lui l'heure d'une retraite prématuée: il continue la publication de son journal *Vivo Prouvènço* jusqu'en 1910 sous forme de journal, ensuite sous forme de revue... Il polémique, il rectifie, il encourage, il tient son public au courant de tout ce qui intéresse la vie méridionale, et, à la lueur de la doctrine félbréenne, jette le plus lucide regard sur les grands problèmes internationaux, sur la question catalane, polonaise, irlandaise, alsacienne, boér, sur tous les mouvements de nationalité qui vont bientôt mettre le feu à l'Europe.

Comme elle est instructive encore à feuilleter, comme elle est émouvante à parcourir cette collection de *Vivo Prouvènço* ! On y lit les noms de poètes tels que Folco de Baroncelli, Laforêt, Charloun Rieu, qui donne la primeur de ses chansons savoureuses, Joseph d'Arbaud qui publie une bonne partie du *Lausié d'Arle* et du *Cant Palustre*, de Mistral lui-même qui lui confie le texte de la plupart de ses *Olivades*. A côté des poètes voici les théoriciens et les romanciers: Pierre Devoluy lui-même, toujours intelligent et averti, Ronjat admirablement informé, J. Renadieu d'une logique sûre et militaire.

Mais parmi tous ces numéros il en est deux qui tremblent encore dans nos mains sitôt que nous les ouvrons: voici celui de Mars 1914, sa première page est encadrée de noir, elle annonce la mort de Mistral. Devoluy proclame *l'estras*, le déchirement de son être dévoré de douleur et d'angoisse, la souffrance qu'il éprouve à penser qu'il ne verra plus jamais le maître bien-aimé.

C'est à Nice, à l'Opéra, pendant la représentation de *Siegfried* qu'il a appris l'affreuse nouvelle, et cette coïncidence émouvante lui inspire une admirable comparaison: « Tel que Siegfried, héros joyeux et fier, Mistral a reforgé l'épée de la race que les nains patoisants depuis des siècles de honte essayaient en vain de forger. Il nous la laisse, cette épée fatidique, prédestinée à toutes les conquêtes et tous les triomphes. C'est la langue

provençale renouvelée et joyeuse, car, tant que nous aurons de la volonté, nous la défendrons cette langue, nous la brandirons, cette épée. Ah ! maître bien-aimé, le Verbe est immortel et vous nous laissez le Verbe, et sûrement le pain que vous avez pétri sera pour notre faim ! »

Après ce cri d'espoir au-delà de la mort, cette affirmation magnifique de confiance, voici, trois mois après, au milieu des plus terribles angoisses, un nouvel acte de foi. Juillet 1914 ! Il faut citer ici en provençal même cette prose belle et rythmée comme un poème :

« Noun ai lou bon lesè de vèire lis esprovo d'aqueste numero e de proun tèms bessai  
nosto voues felibrenco noun bresihara plus.

« Car la guerro, superbo, l'amourouso esperado desplego si drapèu; e nautri, fiéu de  
Gaulo, auzour ! dins la bagarro, nous es grand fèsto e grand baudour de s'alanda coume  
li reire !

« Uno escoumesso immoundo vèn de metre l'Austrò, la Prusso segrenouso, *l'Erbfeind*  
abourri, au band di civilisacioun !

« Auzour ! pèr la patriò e contro li Barbare !

« Auzour ! pèr bèn coumbatre e mourir fieramen, o fiéu de Gaulo, eici- sian,  
Prouvençau.» (1)

(1) — « Je n'ai pas le bon loisir de revoir les épreuves de ce numéro, et de longtemps peut-être notre voix félibréenne ne résonnera plus.

« Car la guerre superbe, l'amoureuse espérée, déploie ses drapeaux, et nous, fils de Gaule, en avant ! dans la bagarre, ce nous est grande fête et grande joie de nous lancer.

Tel était le cri de fière allégresse que laissait sortir de son cœur l'officier, qui avait rêvé et chanté la revanche et le retour au domaine français de l'Alsace et de la Lorraine ravies par la force à leur patrie naturelle. Celui qu'on avait accusé de fédéralisme et de séparatisme, en vertu de ce fédéralisme lui-même, affirmait ainsi la fidélité passionnée des Provençaux à la civilisation gauloise.

Parti pour la guerre dans de tels sentiments Pierre Devoluy, redevenu tout d'abord le commandant du génie Gros-Long, va fournir pendant cinq années le plus héroïque effort. A cet effort venait rendre justice en toute compétence un camarade affectueux de Pierre Devoluy, le général Tissier, lorsqu'en Août 1933 il parlait ainsi devant la maison natale du colonel Gros-Long :

« En 1914 la déclaration de guerre le trouve à Nice, il est envoyé sur le front de la première armée; il y arrive au moment où la bataille est ardente dans le « Bois le Prêtre» et au « Quart en Réserve », que les communiqués rendirent célèbres dans le monde entier.

« Bien placé pour le savoir, je puis dire que c'est grâce au commandant Gros-Long, à son intelligence, à son initiative et à son invention technique que les défenseurs du Bois le Prêtre durent de recevoir le matériel qui leur était nécessaire.

« Ce matériel, il fallait l'improviser, en grande partie sur place. L'ingéniosité du commandant Gros-Long fit des prodiges dont sa modestie masqua l'importance.

« Il fut nommé à l'armée de Lorraine: je sais combien le général qui la commandait l'avait en haute estime. C'est parce qu'il connaissait les ressources inépuisables de l'esprit de notre ami qu'il lui confia la mission de créer une véritable fabrication de grenades près de Nancy, puis des scieries dont le nombre dépassa la centaine, sur tout le front qu'occupait l'armée, entre Pont-à-Mousson et la Vierge Clarisse dans les Vosges.

« La virtuosité avec laquelle Gros-Long développa ces organisations industrielles ne surprit que ceux qui ne le connaissaient pas.

« Puis les mois, les années passèrent et la victoire vint.

« Mesdames, Messieurs, peut-être vous êtes-vous demandé pourquoi le Maréchal Pétain, au premier appel qui lui fut adressé le priant d'être l'un des présidents de notre Comité d'Honneur, répondit par une acceptation immédiate.

« C'est qu'il avait lu *La Connaissance de la Guerre*, l'ouvrage militaire où le colonel Gros-Long venait de réunir ses réflexions et qu'il en avait apprécié la hauteur de vues.

« Son impression favorable, il la communiqua à notre ami qu'il ne connaissait pas: venant de l'un des plus grands artisans de la victoire, elle fut la meilleure récompense qu'il put ambitionner.

« Dans la tourmente, l'action ne diminuait pas, en effet, les facultés d'observation de Gros-Long. D'ailleurs ceux qui ont su qu'il avait partagé avec enthousiasme dans sa jeunesse, la doctrine du positivisme, qu'il avait même milité en sa faveur, ne furent pas surpris de lui voir tenter ce qu'il appela un *Essai de critique positive de la guerre*.

« Je ne saurais mieux faire, pour en donner un bien faible aperçu, que de soumettre à votre méditation les lignes suivantes, conclusion de son bel ouvrage:

« Plus la technique se développe à la guerre, plus l'emploi d'engins toujours nouveaux et plus complexes nécessite de connaissances de la part du guerrier spécialisé, plus il découvre de nouveaux points d'appui et de motifs d'exaltation pour sa force morale. C'est donc par la doctrine positive que le culte des grandeurs morales à la guerre prendra son plein épanouissement, son développement intégral.

« C'est d'ailleurs la doctrine française par « excellence, car la France est le pays de

Descartes et d'Auguste Comte. En la constituant, nous reviendrons à la vraie tradition de notre race, toute de bon sens et de clarté. » Mais cet officier à l'esprit net reste aussi le poète au cœur tendre: il rêve dans les tranchées de celles qu'il a laissées là-bas dans la lumière de Provence, de sa femme et de ses fillettes, auxquelles il a donné, à leur naissance, des noms mistraliens, et il leur adresse en français un touchant poème dont voici les premiers vers

*De ces lugubres cieux dont l'horreur nous écrase,  
La nuit dans la tranchée où la race est au guet,  
Mon rêve clair s'évade aux rivages d'Agay:  
Le pin sonore chante et l'horizon s'embrase.*

*La nuit dans la tranchée où la race est au guet,  
Un beuglement dolent vient des artilleries...  
— Je vois en rêve clair mes mignonnes chéries,  
S'enguirlandant de myrte et fleurant le muguet.*

*Un beuglement dolent vient des artilleries,  
L'obus miaule et gronde et plus d'un a pâli...  
L'une s'appelle Nerte et l'autre Magali,  
J'entends chanter leur rire aux échos des prairies.*

Il reverra les fillettes bien-aimées, mais il ne reverra pas ses neveux, les jeunes Veillon, qu'il avait tendrement élevés et chéris comme des enfants et qui tombent au champ d'honneur. Le cœur blessé, mais toujours courageux, il tient bon tout de même et reste en ligne jusqu'au bout.

Mais enfin la guerre est terminée et l'âge de la retraite s'ouvre alors pour cet officier qui atteint bientôt sa soixantième année. A cette date, où d'autres songeraient au repos, voilà que Pierre Devoluy va se renouveler une fois encore, étonnant tous ses amis.

D'abord ce journaliste provençal va devenir un brillant et vivant journaliste français. Les qualités de polémiste qu'il a révélées et affirmées dans sa feuille de combat félibréen, il va maintenant les faire apprécier d'un public plus étendu, celui du *Petit Dauphinois*, dans la région de Grenoble, celui de *l'Eclaireur de Nice* dont le rayon d'action s'étend de Vintimille à St-Raphaël, sur toute une population locale, mais aussi internationale. En ces articles écrits au contact de l'actualité, Devoluy initie, toutes les fois qu'il le peut, ses lecteurs à la cause félibreenne, à la doctrine mistralienne dont les lumières éclairent d'un jour inattendu la plupart les évènements contemporains. Il y défend naturellement la cause des dialectes du Midi, mais aussi celle des paysans, des dialectes qui veulent vivre, l'idéal des races latines et la civilisation méditerranéenne.

Dans cette pensée il prend une part active à la création de *l'Académie méditerranéenne*, que fonde à Nice Georges Avril sous la présidence de Louis Bertrand qui, en août 1933,

rendait, lui aussi, un éclatant hommage à Pierre Devoluy lorsqu'il écrivait: « Comme président de l'Académie Méditerranéenne, dont Pierre Devoluy était un des membres les plus brillants, je m'associe de tout cœur à l'hommage que lui rend aujourd'hui son pays natal avec la Provence toute entière.

« Et d'abord ce que je vois en Pierre Devoluy, c'est le colonel Gros-Long, à qui nous devons sur le rôle du génie en temps de guerre, sur l'importance et l'utilité de la fortification traditionnelle, les pages les plus judicieuses et les plus pénétrantes. Au moment où l'on célèbre partout la mémoire de notre grand Vauban, le créateur et le défenseur de la frontière française, il n'est que juste de rappeler que le colonel Gros-Long fut le courageux continuateur de sa pensée, à un moment où un coup de folie pédantesque nous faisait abandonner ou détruire de nos propres mains tous nos ouvrages fortifiés.

« Habitant la Provence depuis trente ans, si j'ose dire, Provençal d'adoption, je salue en Pierre Devoluy le félibre, le capoulié du Félibrige, le dépositaire le plus fidèle et le plus persévérant de la pensée mistralienne, un des rares Français qui aujourd'hui sont encore capables de résister à la tyrannie étatiste et centralisatrice. Mais surtout mes sympathies et mon admiration vont au poète qu'il fut, au lyrique ardent et concentré, qui non seulement a su trouver les plus pathétiques accents pour exalter la mémoire des héros et des martyrs de sa foi, mais qui nous a fourni de nouvelles raisons d'aimer et d'admirer la Provence, sa langue, ses coutumes et son génie...

C'est à cette date aussi que Pierre Devoluy écrit, avec Pierre Borel le charmant volume illustré paru à Grenoble, ce qui n'était pas pour lui déplaire, et qui s'appelle joliment: *Au gai royaume de l'Azur*. Devoluy y manifeste une connaissance parfaite du rivage et de la montagne niçoise, où il s'était, de par son métier, occupé bien souvent d'ouvrages fortifiés, et, bien loin de ne voir dans la Côte d'Azur qu'un banal rassemblement de palaces et de casinos, il montre la vie profonde et ancienne du pays niçard, pays provençal par ses traditions, comme par son dialecte, ainsi que l'indiquent encore les noms de lieux, dont par ailleurs Pierre Devoluy a fait une étude intelligente et attentive. *Niço, cap de Prouvenço*, se plaît-il à répéter après Mistral, rendant ainsi à la France le service de bien démontrer la vanité de certaines prétentions italiennes sur un territoire, que les traités de 1860 ont rendu, et non annexé à la France.

Il sera fier d'affirmer cette vérité le jour, où grâce à son influence et à son activité, en février 1930, la Ville de Nice célébrera magnifiquement le centenaire de la naissance de Mistral.

Mais si l'activité provençaliste de Pierre Devoluy ne cesse ainsi de se manifester, une autre forme de travail et de création littéraire s'y ajoute maintenant. C'est que l'écrivain vieillissant sent plus tendrement et plus intimement s'émouvoir en son cœur ses souvenirs, ceux de ses veillées protestantes et ces histoires de jadis où la religion, la montagne et la langue populaire confondent leurs prestiges et leurs enchantements.

Dès dans *Vivo Prouvènço* Pierre Devoluy avait publié en provençal quelques récits originaux et savoureux sous ce titre *Lis Auzard*, sobriquet des protestants cévenols révoltés contre les édits du Roi, ceux qu'on appelle plus ordinairement *les Camisards*. Après vingt ans passés il reprend ces récits, les fond, les adapte au cadre du roman français et de ce travail austère et joyeux sortent trois romans fougueux et vivants, *Le Psaume sous les étoiles*, *Le violier d'amour*, *Sous la Croix*, épopée des Cévennes et des Alpes protestantes, œuvre jamais tentée jusqu'alors, œuvre longuement mûrie et rédigée sans haine, avec le plus parfait respect des croyances catholiques, car nul mieux que ce huguenot sincère ne mérita de la part des catholiques la belle et affectueuse épithète de *frère séparé*.

Une autre tâche, aussi absorbante, vient occuper aussi à cette date l'esprit étonnamment actif de Pierre Devoluy. Madame Mistral se préoccupe de rassembler les textes épars ou inédits du grand poète, contes et articles publiés par *l'Armana*, par *l'Aiòli*, ou *Vivo Prouvènço*; entre tant de provençalistes qui auraient pu s'adonner à ce travail, elle fait appel à Pierre Devoluy comme à l'un des plus dignes d'en recevoir l'honneur et de s'en acquitter en toute conscience et science. Devoluy de fait n'avait-il pas réuni en 1905, les *Discours e dicho* de Frédéric Mistral dans une brochure rare aujourd'hui, et d'autant plus précieuse, que publiait la librairie Roumanille sous la firme du *Flourege*. Ce précédent, et toutes les garanties qu'offrait Devoluy, devaient naturellement justifier le choix de Madame Mistral. Ainsi naquirent chez Grasset les trois volumes de la *Proso d'Armana*, avec une traduction française, que Pierre Devoluy établit lui-même de façon telle que Mistral n'aurait pu mieux faire; ainsi parut dans la *Revue de France* le poème des *Moissons*, cet essai juvénile que Mistral n'avait pas voulu publier, mais qui reste très intéressant au point de vue poétique et linguistique; ainsi parurent, encore dans la *Revue de France* les fragments d'une étude fort documentée sur la langue de Mistral et la genèse de *Mireille*, qui aura sans doute quelque jour les honneurs de la librairie.

Je me trouvais à Paris au moment où allaient paraître les premières pages de cette étude. Je déjeunais chez Marcel Prévost; au dessert il me dit: «J'ai à la *Revue de France* les épreuves de l'étude de Pierre Devoluy, mais il est malade à Nice et j'ai peur que cette maladie ne retarde cette publication. Voulez-vous les corriger, surtout au point de vue des cliations provençales que les typographes massacrent trop souvent?» — «C'est trop naturel, lui répondis-je aussitôt. Envoyez-moi ces épreuves.»

Le lendemain je reçus le paquet à l'hôtel où j'étais descendu et je lus aussitôt ces pages si pénétrantes et si justes et puis j'en corrigeais la typographie. Je descendis et jetai l'enveloppe dans une boîte aux lettres; ensuite j'achetais un journal du soir et le cœur battant j'y vis, tout à coup, à la chronique des lettres, la mort de Pierre Devoluy, survenue à Nice, le 6 mars. Il me semblait que je venais d'accomplir le dernier vœu du cher poète disparu, et puis d'un pas machinal j'allais le long des rues de ce quartier latin où il avait si souvent passé, jeune polytechnicien, et je me retrouvais, sans trop savoir comment, devant le café Voltaire, cet asile du Félibrige au cœur de Paris. J'y entrais pour mieux me recueillir et pour mieux évoquer là celui qui pendant huit ans avait été le

capoulié de ce Félihrige et qui lui avait donné quarante-cinq ans d'intelligence, de foi et d'activité. Il venait de succomber à 70 ans après une période de fatigue et de surmenage, où, à côté de ses occupations de journaliste et de romancier, il avait accepté de devenir adjoint au maire de Nice, pour y servir de son mieux les intérêts de la ville qu'il aimait. Servir, toujours servir, car ce mot a dominé sa vie, ce mot pris en son sens le plus noble, celui d'une servitude qui suppose la grandeur, service militaire et service poétique, la foi mise au service d'un pays, d'une langue, d'une religion. «Je sers», telle avait été, par une sorte de prédestination, le titre de la firme éditoriale où avait paru son dernier livre.

Aussi l'affluence était-elle très grande autour de son cercueil le jour où la ville de Nice fit à Pierre Devoluy les obsèques émouvantes qui réunissaient des gens de tout parti et de toute classe sociale, protestants et catholiques fraternellement réunis autour de cette mémoire chrétienne.

Le Maire de Nice, M. Jean Médecin, au nom de la ville, Georges Avril au nom des journalistes, Joseph Giordan, au nom des Félibres saluèrent tour à tour le citoyen, l'homme de lettres, le Félibre, dont le corps allait reposer pour quelques semaines au dépotoire du Château de Nice. Au cours du mois de juillet suivant on le transportait à Châtillon en Diois. Pierre Devoluy revenait pour toujours au village natal, où le saluait pieusement l'émotion de ses compatriotes.

En ce même village de Châtillon, le 13 août 1933, les pèlerins de l'amitié étaient réunis pour inaugurer un médaillon et une plaque commémorative, apposés sur la maison natale du poète, par les soins d'un comité qu'animait l'activité du poète et professeur Joseph Durand. De beaux discours étaient prononcés là par le maire de Châtillon, par le député Archambaud, par le général Tissier, par Marius Jouveau, capoulié du Félibrige, par Marcel Batilliat, délégué de la Société des Gens de Lettres, par Gabriel Faure, son voisin du Seillon, au nom des compatriotes de Pierre Devoluy, par M. Jules Belleuduy au nom de ses amis; j'y apportais moi-même l'hommage de l'Université provençalisante, MM. Gaston Doumergue, Louis Bertrand, Paul Valéry, le maréchal Pétain, bien d'autres encore avaient envoyé leurs excuses, leurs regrets, leurs sympathies, magnifique concert français et provençal, où la présence de Madame Mistral, escortée de Marie du Poète, mettait une sanction définitive, celle qui eût été sans doute la plus émouvante pour Pierre Devoluy. Elle même d'ailleurs au déjeuner amical qui suivait la cérémonie résumait en quelques mots ce que représentait pour tous la figure de Pierre Devoluy.

Ensuite comme cette cérémonie ne devait pas être funéraire, ce fut une cour d'amour où alternèrent les chants provençaux et dauphinois, où les farandoleurs de Barbentane enchantèrent les yeux des assistants de leur fresque mouvante, où les tambourins et les galoubets firent naître partout l'obsession de la Provence. On proclamait en même temps le palmarès du concours de poésie ouvert à cette occasion: Mlle Mireille Drutel en était la lauréate provençale, tandis que le jury français couronnait un poète rustique du Diois, M. Adrien Gillouin,- qui mène sa charrue en faisant des vers, et ce double choix eût été

certainement approuvé par le poète disparu qu'on honorait ce jour là.

Mais le plus beau moment de la journée fut sans doute au crépuscule le chant des psaumes et les sermons qu'on entendit au cimetière protestant, où repose le corps de Pierre Devoluy, dans ce décor sobre et farouche que commentaient les allocutions des pasteurs descendus des Alpes ou des Cévennes pour rendre un dernier hommage à celui qui avait été le poète de la montagne protestante.

Tel est le dessin de cette vie, net et pur, sobre et ferme comme le nom même de Devoluy, ce nom de montagne qu'il voulut prendre pour pseudonyme littéraire, roc couronné de neige, pureté et solidité, et aussi comme ce prénom de Pierre, pour lequel il abandonna celui de Paul,— mais tous les deux n'étaient-ils pas des noms d'apôtres ?— celui de Pierre étant sans doute mieux accordé à la résistance de ce caractère: « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église » pouvait lui dire, au début de ce siècle, le maître de cette église provençale qui s'appelle le Félibrige.

L'œuvre de Pierre Devoluy procède de sa vie; elle est aussi nette, aussi pure que son existence de grand honnête homme; diverse en apparence, elle est bien une pourtant; si les différentes parties peuvent en paraître presque contradictoires à un examen superficiel, si l'on veut inieux regarder elles s'agencent harmonieusement entre elles pour former un monument d'une logique parfaite.

Quoi, dira-t-on, voilà un Polytechnicien qui est un poète, voilà un officier de France, loyal et patriote, qui est un fédéraliste ardent, voilà un symboliste qui devient Félibre, voilà un protestant qui devient le chef d'une association où les catholiques forment une imposante majorité.

Mais dans la lumière de la Povence ces oppositions apparentes fondent bien vite. Comme la Croix sous le signe de laquelle Devoluy a voulu placer sa vie et son dernier roman, son œuvre est un lieu de contradictions qui se concilient, un point où se rencontrent des droites dont l'intersection est un signe de ralliement, un scandale que le monde réprouve et que l'Esprit accepte.

Cette œuvre s'explique en effet par la conjonction et la combinaison de ces trois sentiments, qui naissent dans l'âme de cet enfant de Châtillon-en- Diois, la langue populaire, la montagne, la religion mystique.

Voici en effet ce Polytechnicien, ce jeune officier d'Arras, symboliste, disciple de René Ghil. Par sa mathématique et par sa poésie elle-même combien il semble loin de ses origines et du Félibrige dont il sera le chef !

Mais, à bien réfléchir, cet esprit scientifique le fait bien vite disciple d'Auguste Comte, et, postiviste, il se détourne des conceptions toutes faites de l'Etat pour replacer l'autorité de cet Etat sur ses bases naturelles.

D'autre part la poésie symboliste est-elle en contradiction avec le Félibrige ? Ce n'était pas l'avis de Mallarmé, lié d'amitié à Avignon avec Aubanel, avec Mistral. Par son sens du mystère le symbolisme rejoue le Félibrige; il y a une mystique, un symbolisme mistralien, il y a *la Coupe et l'Etoile*, les banquets de la Sainte-Estelle, repas de Table-Ronde, il y a ce mot incompréhensible de Félibre, qui tient sa force de son mystère, il y a l'importance du chiffre 7 dans la vie d'Avignon, de Mistral et du Félibrige; il y a la croyance à *l'astrado* sur les traces de Nostradamus, l'astrologue de Saint-Remy et de Salon.

Par son sens musical de la poésie le symbolisme aussi prépare l'esprit du jeune Devoluy à la poésie provençale. On n'a pas oublié la récente querelle de la poésie pure. Que voulait dire l'abbé Brémond ? Que le sens des vers importe moins que leur musique. A ceux qui disent aux Félibres: Vous pouvez dire les mêmes choses en français, chantez en français la Provence », ils répondent justement: « Mais ce n'est pas la même musique. » Un nom propre lui-même n'a pas la même valeur, eût-il la même forme et la même orthographe, s'il est prononcé différemment. *Li gènt de Paris* ne rend pas le même son ni la même nuance de sens que *les gens de Paris*.

Un versificateur quelconque, pour qui l'alexandrin ne serait qu'une suite de douze syllabes, pourrait méconnaître ces vérités, mais un disciple de René Ghil les reconnaîtra tout de suite, puisque c'est le *verbe* qui doit être au premier plan de ses préoccupations. Donc ici les théories symbolistes donnent une valeur intellectuelle au tendre sentiment que le jeune Devoluy a gardé de son enfance villageoise et de la langue rustique qu'il y a entendu vibrer sur des lèvres aimées. Par là il est aisé de concevoir comment il a pu passer de la poésie française à la poésie provençale.

En préfacant le recueil de poèmes hermétiques pour la plupart, que publiait, en 1902, Pierre Devoluy aux éditions de *Chimères*, que dirigeait le très jeune poète Joseph Loubet, devenu depuis majoral du Félibrige, à la librairie de *l'Art indépendant*, Albert Lantoine, symboliste alors notoire, essayait de définir ce nouveau poète: « Un inquiet trop vite séduit par les talents les plus différents, emballé en de beaux enthousiasmes, qui le faisaient presque pleurer d'ivresse à la lecture des prestigieuses pages de *Salammbô* ou de la Bible ou réciter, avec de la joie plein le visage de tant pénétrantes choses de Verlaine ou d'idylliques sonnets de Hérédia... »

Cette joie, cet enthousiasme devant la beauté, que de fois en effet ses amis ne l'ont-ils pas vu éclater sur son visage d'homme mûr aussi bien, que de jeune poète, car jusqu'au bout il a su garder cette faculté d'admirer, qui est le signe des âmes nobles.

Albert Lantoine signalait aussi sa modestie: « Un modeste, disait-il de lui, toujours insatisfait de son œuvre qui, combattu par son vouloir d'une forme héroïquement expressive et par des idées d'un haut altruisme, demeurait plein de désespérance devant la page écrite, comme humilié d'un rapetissement de son rêve ».

Son idéal, dit Lantoine: « était un vers dont le sens s'harmonisât pour ainsi dire avec le son des mots, qui non seulement donnât la notation exacte d'une peinture, mais qui, comme un suggestif air de musique, fît voguer l'esprit en de plus lointaines pensées. »

La voilà bien, dès 1892, la poésie pure, et comme l'on conçoit l'amitié qui devait lier peu après Pierre Devoluy et Paul Valéry ! Mais cette correspondance du vers et de la musique, si avidement recherchée par les symbolistes, dont les plus fervents allèrent jusqu'à sacrifier le sens à la musique, Pierre Devoluy devait pour son compte la trouver dans l'emploi de la langue provençale. Voilà comment sonsymbolisme explique sa vocation félibréenne.

En même temps Albert Lantoine notait que son esprit scientifique était féru des théories d'Auguste Comte et rêvait de rénovation sociale, car le poète a une mission à remplir:

« Laissons aux bateleurs sans vrai talent comme sans âme les jongleries des rimes. Il est indigne d'être un amuseur de foules quand on peut être un conducteur de peuples ».

Sent-on déjà percer à travers ces rêves le futur *capoulié* du Félibrige ?

Enfin Lantoine justifiait Devoluy d'avoir consacré à la Patrie meurtrie une partie de ses poèmes. Il prenait soin de le distinguer de ceux qu'il appelait « les Revanchards », de leur chef Paul Déroulède, des « poétaillons qui mettent la Patrie à la porté des garçonnets déclamant en culottes de gymnastes sur des scènes de province... »

« Devoluy, disait-il, rêvait pour la glorification de la Patrie un genre de poème aux titaniques allures, tel qu'en innova Victor Hugo dans la *Légende des Siècles* ».

Mais ce genre de poème, n'allait-il pas le retrouver bientôt dans *Calendal* ?

A feuilleter ce petit volume, après en avoir lu la préface, on prend mieux la mesure du jeune poète qui s'y révélait. On pouvait y noter dès l'abord une inspiration biblique, dans le poème intitulé: « *Pour apprendre aux enfants de Juda à tirer de l'arc* »

*Ils sont tombés les forts sur les hauts lieux farouches,  
Saül et Jonathan ! vertèbres d'Israël...*

Un tel poème, ainsi que celui des *os secs où* Devoluy évoque un Prophète rassemblant les ossements des guerriers tombés pour l'Eternel, marque le confluent des sentiments et des images que peut nourrir et caresser un jeune officier qui est un protestant zélé.

Officier, il regarde comme tous ses carnarades vers le Lion de Belfort et vers l'Alsace, dont il transpose les souffrances et les espoirs en un langage symbolique, mais en même temps il salue dans Arras, le Beffroi dont la cloche sonna «pour la Rébellion, pour la

vieille Franchise et la Commune libre », et dans Maguelonne il évoque le glorieux passé du Midi épiscopal. Enfin dans un dernier et plus obscur poème, *Flouren*, il évoque « le graal d'or sauvé des nuits initiales » et tous ces poèmes d'inspirations diverses se rattachent cependant à un même souci de la terre et de la langue, au désir de « donner un sens plus pur aux mots de la tribu ».

Car voilà que ce souci, que ce désir trouvent leur forme dans la pleine acceptation de la révélation mistralienne. Ce grand rêve devient la *Coupo Santo*. Cette patrie officielle et militaire devient pour lui la patrie au sens premier du mot, la terre paternelle, et selon la déclaration mistralienne, il ne distingue pas la grande de la petite patrie. « La patrie est toujours grande » s'écrie-t-il fièrement, fidèle aux leçons de celui qu'il s'est choisi pour maître. Enfin ce besoin d'adapter l'idée à la parole la plus harmonieuse, il le satisfait pleinement par l'emploi de la langue provençale, plus proche que le français de son dialecte natal; son désir d'une société équilibrée, telle que l'a rêvée Auguste Comte, basée sur des réalités sociales, il le satisfait aussi en adaptant la doctrine félibréenne qui fait reposer l'Etat sur la province, la province sur la famille, la famille sur l'individu et dans cette hiérarchie de valeurs et dans ce désir de perfection individuelle, il satisfait enfin son idéal chrétien, son amour d'une religion directe, basée sur le sentiment immédiat de la Bible et de l'Evangile, d'une religion trempée aux sources vives de la montagne, embaumée des parfums rustiques du « désert ».

\*

Qu'entre les années 1885 et 1905 un pareil travail se soit accompli dans l'esprit de Pierre Devoluy, il n'est pour s'en rendre compte qu'à feuilleter la collection de *Prouvènço* et de *Vivo Prouvènço*, ce qui est un passionnant exercice. On y retrouvera au fil des années et des circonstances, accrochées à une actualité qui les rend toujours vivantes, les principales affirmations de la foi félibréenne. D'abord la définition du Maître lui-même, le portrait intellectuel de Mistral.

« Mistral est l'homme de l'impression directe, de la poésie directe, de la philosophie directe et depuis Homère assurément aucun homme ne s'est gardé des abstractions autant que ce prestigieux évocateur de beauté; l'amour de la langue provençale, la situation sociale de la Provence l'ont tellement hanté qu'il agit et parle continuellement avec une sagesse décisive qui s'accorde, par la force de la nature et sans les avoir peut-être connue d'avance, aux vues sociales des philosophes les plus élevés de notre époque. Et véritablement je puis le dire, moi qui fus élevé dans les études scientifiques et qui dès ma jeunesse ai tété les leçons d'Auguste Comte, de Spencer, de Taine, quand le destin protecteur me mit en contact avec la philosophie naturelle du Maillanais, je ressentis une émotion profonde en y reconnaissant, débarrassée de toute armature technique, toutes les prophéties sociales qui m'avaient depuis longtemps enivré ». (1)

(1) Tous les passages de Devoluy que je cite ici sont extraits de *Prouvènço* et de *Vivo Prouvènço*,

c'est-à-dire écrits en provençal; je les ai traduits en français pour la commodité des lecteurs.

Dans un autre article Devoluy précise et signifie par des images nouvelles ce qu'a été l'action et l'œuvre de Mistral.

« Toute la patrie provençale, dit-il, est absorbée par l'âme de Mistral qui nous la rend transfigurée en poésie de première main, telle que peuvent la créer seuls les grands poètes, mais où l'esprit de Mistral est comparable à celui de Dante, c'est que, comme le grand Florentin, notre Maître a compris du premier coup qu'une telle poésie directe ne peut s'exprimer que dans la langue directe de la terre paternelle, de cette terre illustre qui porte dans son cœur avec toutes ses beautés vierges, ses gloires et ses malheurs. Une des constatations de la science moderne, c'est que les langues officielles et académiques servant depuis longtemps aux écrivains deviennent toujours plus propres aux abstractions, mais s'appauvrisent aussi d'autant plus pour l'expression directe et concrète de la poésie. Dans ces langues la poésie se fait de plus en plus littéraire et les floraisons natives de la terre mère et les sentiments spontanés de l'âme populaire ne pouvant y être rendus de première main y sont traduits en figures de rhétorique plus ou moins habiles qui ne donnent jamais qu'une impression artificielle.

« Or quand Mistral conçut *Mireille* la langue provençale n'était plus une langue littéraire ni académique; comme il est écrit dans *Calendal*, elle s'était réfugiée chez les pâtres et chez les marins, c'est-à-dire qu'elle avait repris sa vie dialectale naturelle et luxuriante, telle que l'avaient animée autrefois les troubadours.

« La langue provençale était, si vous le voulez, comme un beau parc bien ordonné, avec ses arbres marqués et cultivés, rigoureusement sarclés et taillés selon les grammaires classiques et où les rejetons étaient soigneusement arrachés. Tout d'un coup les troubadours disparaissent; les jardiniers s'en vont et aussitôt tous les rejetons sauvages, toutes les « branches des oiseaux » se donnent libre jeu et le parc de parade retombe à la nature et redevient la forêt vierge et touffue où tous les germes s'élancent vers la vie libre, où tous les rejetons dialectaux s'élèvent pour la lutte naturelle qui donne le triomphe à la longue des siècles aux plus vigoureux, aux plus forts, à ceux qui s'adaptent le mieux à l'état de la terre qui les nourrit. Et si le parc des troubadours a quelque chose d'artificiel et sent le sarcleur et le jardinier, la forêt vierge qui se présente à la vue de Mistral est un débordement de vie, l'expression de toute la race et de tout le terroir qui l'ont formée. Les jardiniers du Nord, les grammairiens de Paris, demeurent éblouis quand ils voient le grand Maillanais qui pénètre dans la forêt classique; ils lui crient qu'il va se perdre, que la langue du Nord avec ses parcs bien arrangés suffit à sa soif poétique et que c'est folie de s'avancer dans le maquis, mais lui, comme un héros de légende, il a déjà fait son chemin; il chemine par monts et par vaux à travers les tempêtes et les reproches et resplendissant de foi, d'amour et de science, le voici qui découvre dans la profondeur sacrée le palais engourdi où depuis des siècles la fabuleuse princesse s'est endormie, qui est la conscience de notre race. Le voici qui prononce en pleurant les paroles magiques et par un miracle de Dieu, tout d'un coup, du palais

renaissant voici que la princesse ensevelie sous les affronts de l'oubli et les mensonges de l'histoire, voici qu'elle revêt l'armure invincible de la poésie et de la beauté et que, subitement ensorcelé, le monde moderne la salue comme une reine.

« Ayant du premier coup un sentiment si profond de la réalité linguistique et poétique, Mistral dans tout le courant de son œuvre nous donne la leçon des réalités sociales et des faits vivants. Nous avons par exemple en France cette déplorable illusion formée par trois siècles de centralisation abusive que tout bien, toute réforme, tout progrès ne doit et ne peut s'accomplir que par la sacro-sainte intervention des pouvoirs publics. Aussi l'idée maîtresse de tous les Français, la préoccupation majeure qui leur cache même leurs intérêts les plus immédiats, c'est de connaître, de conquérir les pouvoirs publics, c'est pour cela que ceux qui pourraient travailler la terre ou commerçer sur les mers latines ou faire tout autre métier utile se lancent à corps perdu dans la politique et luttent avec acharnement les uns contre les autres, pour changer la forme du gouvernement ou le nom des fonctionnaires ou toute autre formule de même importance. Nourri de réalités sociales Mistral nous a montré superbement que le salut social n'est pas le fruit des luttes politiques, ni même de la conquête des pouvoirs publics. En nous enseignant le sens intime et profond des choses de la race, du foyer, du terroir, en réveillant dans nos coeurs la fierté de notre langue, de nos coutumes, de nos costumes, de toute notre histoire, en transfigurant par la poésie l'amour de tout ce qui nous rattache à nos pères, à notre sol, en magnifiant l'initiative, l'enthousiasme et le travail dans son cadre, dans son état naturel, Mistral nous a fait toucher du doigt que les remèdes sociaux ne peuvent venir que du développement de notre condition de vie, de toutes les initiatives particularistes, de la reconstitution puissante de ces cellules du corps social qui s'appellent les hommes, les familles, les régions, en un mot de la vie et des initiatives privées sur la vie et les manifestations publiques.

« Pour le Félibrige donc la forme du gouvernement est une question secondaire; il regarde le corps social comme un vin qui a ses qualités et ses défauts et il se dit que vous aurez beau changer l'étiquette du flacon, tant que vous n'aurez pas changé le vin, vous n'aurez rien fait et votre mauvaise piquette ne se transformera pas par la simple vertu d'un mot en vin papal de Châteauneuf.

« Et véritablement en ce qui regarde la façon de traiter notre langue et notre esprit méridional nous ne voyons pas bien qu'il faille faire une différence entre les gouvernements rouges ou blancs qui se succèdent à Paris depuis Richelieu. »

Si nous voulons être sauvés, dit encore Pierre Devoluy, sauvons-nous nous-mêmes, soyons les artisans de notre propre salut, que la leçon des peuples étrangers nous serve. Voici par exemple les Cubains qui ont demandé à cors et à cris leur autonomie:

« Or qu'ont su faire les Cubains de cette autonomie, de cette liberté qui leur sont ainsi échues miraculeusement ». Depuis quatre ans la lecture de dépêches publiques nous l'apprend. Ils ont repris tout bonnement leur vie d'autrefois. Grands parleurs, ils ont de

nouveau péroré dans les cafés de leurs villes et de leurs villages, de nouveau comploté les uns contre les autres, méprisant même l'œuvre des Américains, ils ont fait des périodes électorales à coups de pistolet, ensuite ils ont commencé par acheter des bulletins de vote, ils ont fini par acheter des cartouches de fusil et ils se sont mis comme des imbéciles à s'entretuer pour des futilités, pour des compétitions personnelles, pour des étiquettes de partis, et pendant ce temps, tout naturellement, ils ont oublié d'entretenir leurs rues, de balayer leurs saletés, et la fièvre, disparue un moment, est revenue mortelle, ainsi et de toute façon le cloaque cubain moral et matériel s'est reconstitué, tellement que le malheureux président Palma, mourant de douleur et de honte, a dû souhaiter pour le salut du pays que les tuteurs éclairés reviennent, si bien que par la force des choses les tuteurs sont revenus et ont dû remettre la paix dans ce sac de rats et nettoyer de nouveaux ces palais où l'on mourait.

« Est-ce donc, peuples latins, que quelques siècles d'absolutisme et de centralisation nous auront voué sans espoir à la décadence fatale ? Est-ce donc que nous serons, comme les Cubains, d'éternels mineurs incapables de marcher par nous-mêmes, ayant toujours besoin de tuteurs éclairés où non ? Est-ce donc que les vertus d'enthousiasme et d'initiative de nos ancêtres se seraient éteintes pour jamais dans l'esprit de notre race ?

« Le Félibrige nous crie non. Le Félibrige est une école où nous devons apprendre à connaître notre mal, quand nous le connaîtrons assez, alors nous guérirons.

« Regardez de l'autre côté des Pyrénées nos frères de Catalogne; eux- aussi sont des latins, et cependant par la force de leur foi nationale, par le courage de leurs hommes, par la patiente étude de leurs maux nous les voyons capables aujourd'hui de se guérir et de sauver l'Espagne et c'est du Félibrige aussi que sortira le salut des Gaules. »

En face des Cubains, et à côté des Catalans, il y a d'autres peuples qui doivent au contraire servir d'exemple aux Félibres; c'est le cas des Irlandais qui par leur dévouement et leur propagande ont ressuscité leur langue d'une façon pratique, mais comparant mélancoliquement cet effort à celui du Félibrige, Pierre Devoluy s'écriait: « Hélas ! quand on pense que les livres même des maîtres se trouvent à peine dans deux ou trois librairies en Provence. Moi qui vous parle, en 1895, je cherchais en vain un exemplaire de *Calendal* chez tous les libraires de Nice et de Cannes. Quand on pense que l'évangile mistralien n'est pas encore publié en petits livres et distribué partout dans les mas et les ateliers, dans les écoles, dans les lycées; quand on pense que toutes les tentatives individuelles du Père Xavier et du Frère Savinien pour la grammaire et les leçons primaires n'ont jamais pu rencontrer dans le Félibrige, désorganisé en tant qu'association, un appui matériel avec les renseignements directeurs que l'on trouve dans tout syndicat d'intérêt commun. Quand on pense qu'au lieu d'étudier et de proposer avec ferveur l'œuvre et la doctrine du Maître, un tas de pauvres gens s'imaginent que « félibréger » cela veut dire: ignorer continuellement cette doctrine et cette œuvre, ne rien vouloir savoir sérieusement de notre histoire, ni de notre langue et avec cela passer, tuer le temps à s'entredébiter des vers personnels, généralement

médiocres, en se jaloussant les uns les autres et devant toute tentative d'organisation, d'association crier comme des perdus que les rossignols ne se mettent pas en cage. Pauvres rossignols ! Ah, oui ! quand on se heurte à tant de mollesse et souvent d'ignorance, à tant de petite vanité et de suffisance incomparable, on se demande avec une douleur pressante si véritablement notre race n'est pas épuisée à fond et si pour réveiller notre enthousiasme national, le miracle de *Mireille* n'étant pas suffisant, il ne sera pas besoin du coup de fouet du malheur et de la persécution.

Mais après ce cri de détresse et de douleur Pierre Devoluy, reprenant courage, s'écriait en terminant: « Heureusement que la doctrine et la cause sont en dehors et au-dessus — O Provence —des personnes et que, si la propagande félibréenne a été peut-être déficitaire, et n'a pas encore produit les résultats possibles, nous voyons aujourd'hui que l'esprit d'association pénètre largement dans toutes les âmes nobles et que de toutes parts de nouveaux groupements patriotiques essayent leurs efforts nouveaux, que tous ces efforts n'arriveront pas du premier coup à cette autonomie consciemment, mais nous savons aussi que Sainte-Estelle veille et notre propagande ardente par la forte association librement consentie accomplira dans notre Midi, nous en avons la foi profonde, ce miracle national qu'elle a déjà accompli dans l'île sainte des merveilles, par l'illustre renaissance de la chère illustre, notre sœur germaine. »

Après l'Irlande, prenons modèle sur la Suisse, bel exemple de fédération intelligente, qui, laissant chaque organisme libre dans toute la diversité de ses aspirations, crée par l'intérêt commun de tous les peuples fédérés une admirable discipline sociale, alors que l'unitarisme français ne sait engendrer que le mécontentement et l'anarchie.

Devoluy remarquait en outre le monument national qui symbolise à Genève l'union de la ville avec la Confédération Suisse. « Vous voyez, disait-il, deux superbes femmes, d'égale grandeur qui se tiennent enlacées par la taille comme deux sœurs. En France lorsqu'on veut symboliser l'union librement consentie d'un pays avec l'esprit parisien, celui-ci est représenté colossal dans une attitude de conquérant ou de pacificateur et le pays tout petit, toujours l'idée de la suprématie impériale. Vous connaissez les monuments d'Avignon et de Nice, c'est une pitié non seulement de les regarder, mais surtout de songer que deux cents ans d'esclavage spirituel nous font considérer tel symbole de sujexion comme tout naturel.

« Ah ! on nous a forgé véritablement des ânes d'esclaves et d'enfants et aussi comme les enfants et les esclaves nous ne pouvons nous créer de discipline sociale.»

Et Devoluy reproduisait plaisamment l'inscription qu'il avait remarquée au musée des armures de Genève où un écriveau portait en trois langues différentes:

En français: « Défense de toucher sous peine d'amende ».

En allemand: « Nicht beruhen (Ne pas toucher) ».

En anglais: « Please do not touch (Prière de ne pas toucher) ».

« S'il est vrai, concluait-il, que les saints méritent des chandelles, aussi bien les peuples jouissent du respect qu'ils méritent. »

Sur la question alsacienne nous trouvons dans le numéro du 7 Décembre 1906 les vues les plus pénétrantes sous la plume de Pierre Devoluy, qui semble avoir inspiré la pensée de Barrès et son roman intitulé « Au service de l'Allemagne ». Il protestait, en effet, contre l'encouragement donné par la France aux Alsaciens qui ont quitté leur pays après 1870.

« L'aveuglement, dit-il, est si complet, la France a tellement affaibli les cervelles que l'on applaudit tous ceux qui s'enfuient et tous ceux qui peuvent s'enfuir, ayant de la patrie une conception bâtarde, croyant que la Patrie pour eux est à Paris. On est bon Français si on déserte le devoir premier, mauvais Français si on l'accepte, et personne ne se demande quels chefs vont prendre la place des déserteurs à la place du pauvre peuple d'Alsace abandonnée, qui demeure, lui, cloué sur sa glèbe natale, et c'est ainsi qu'aujourd'hui toutes les influences sociales, toutes les législatures, tous les journaux sont tombés aux mains des Allemands en dépit de toutes les proclamations et de tous les principes; ce sont toujours les classes dirigeantes qui font de façon ou d'autre l'opinion publique. »

Avec de tels principes, le Félibrige, loin d'être contraire au patriotisme français, en est une véritable école.

« Le Félibrige dès qu'il fit parler de lui fut chargé de tous crimes, on essaya de changer son idéal en le mêlant aux querelles des partis parisiens et quelques imbéciles malveillants prononcèrent à son égard le mot de « séparatisme ». N'est-il pas misérable, je vous le demande, de rencontrer sur son chemin de si basses sottises ? N'est-il pas écœurant que l'on vienne nous dire séparatistes, nous, fils pieux de la terre de nos aïeux, nous qui sommes les aînés de la Gaule, juste au moment où nous voulons tout au contraire rentrer bon gré mal gré dans nos maisons de famille d'où les cadets nous avaient si longtemps mis dehors, lorsque nous voulons tout au contraire reprendre notre part de patrimoine héréditaire, que nos mauvais frères nous avaient si longtemps déniée et volée. Répondons-leur à ces marchands de mots que les Félibres sont les véritables patriotes, que les Félibres sont ceux qui s'élèvent à l'esprit entier de la Patrie, car il n'y a pas de petite, ni de grande patrie, ce sont des idées d'instituteurs francihots; il n'y a qu'une patrie et ceux qui la portent entière dans leur poitrine, ceux qui ont dans l'âme l'amour de leur foyer, de leur cité, de leur Provence, sont les seuls qui puissent s'élever en dehors et eux aussi en-dessus des mots à la conception de l'union gauloise qui aujourd'hui s'appelle la France.

« Disons-leur aussi à ces marchands de mots que le Félibrige ignore leurs partis de

nains, que le Félibrige n'est ni blanc, ni rouge, que le Félibrige se suffit à lui-même; disons-leur que si à la vérité le pape en 1245 excommunia la langue provençale, il faut reconnaître qu'en 1792 le conventionnel Grégoire demandait sa mort et que depuis Richelieu tous les gouvernements parisiens de quelques noms qu'ils se soient nommés ont continuellement fait la guerre à notre langue à visage découvert ou sous le masque, et que jamais ils n'ont voulu jusqu'à présent reconnaître ses droits.

Disons leur qu'à cet égard en dépit de l'incomparable illustration de notre littérature nationale nous sommes traités plus bas que les Arabes et les Malgaches, qui, eux, à tout le moins, peuvent apprendre dans les écoles françaises leur langue sans illustration.

« Disons leur enfin que même au point de vue exclusivement parisien la guerre sournoise, farouche que l'on fait à notre langue est une guerre stupide et contre nature, que la langue provençale est une sœur de la langue française et l'étude du français ne peut se faire de façon féconde qu'avec l'étude comparée du provençal. »

En effet la France se conduit plus mal vis-à-vis de la langue provençale que la Prusse ne le fait vis-à-vis de la langue polonaise. « Les gazettes de Paris, dit Devoluy, n'ont jamais assez démalédictions et d'insultes contre les Prussiens qui persécutent la nation polonaise. La question polonaise en Prusse, c'est un des thèmes les plus ordinaires de l'indignation et assurément c'est une chose abominable que des enfants soient roués de coups et que la prison s'ouvre à leurs pères pour les punir d'avoir parlé la langue de leur race; là-dessus nous sommes tous d'accord. Mais nous devons ensuite nous demander si l'indignation de nos bons confrères ne devraient pas s'employer aussi utilement contre d'autres persécutions. Les Prussiens n'y vont pas par quatre chemins comme l'on dit; voulant détruire la langue polonaise ils lui font une guerre ouverte, une guerre sans pitié qui ne recule pas devant la torture. C'est une méthode brutale si vous voulez, mais à tout le moins elle établit une situation nette et personne ne peut s'y tromper. D'autres peuples pratiquent une autre méthode au lieu de persécuter ouvertement une langue vaincue, ils font mine de l'ignorer, ils en propagent la méconnaissance, le mépris, le dégoût chez ceux-là même qui la parlent naturellement; et si la langue ainsi desservie se maintient en dépit de tout, si elle s'élève à la gloire mondiale en faisant éclore des chefs-d'œuvres, la méthode se fait de plus en plus hypocrite, le mépris, l'ignorance, la calomnie rampent de plus en plus de telle façon que l'enfant retourne à l'école, non pas, comme en Pologne, avec des sentiments de haine contre l'opresseur brutal, avec un amour toujours plus enflammé pour sa langue, pour sa mère, pour son foyer, qu'il regarde comme un asile sacré où les armes de la revanche se forgent en silence, mais avec le dégoût et la honte de tout ce qui touche à sa race, avec le mépris de sa langue maternelle, de son mas paternel, avec une provision de moqueries pour la coiffe de sa grand'mère, les costumes de ses ancêtres et avec une âme pour tout dire de renégat inconscient et de misérable esclave.

« Des deux méthodes laquelle est la plus abominable, voilà la question essentielle et nos confrères de Paris, quand ils se sont assez indignés de la persécution exercée au grand jour contre la langue polonaise, seraient bien gentils de s'informer un peu s'il ne sévit

pas parmi eux une autre persécution hypocrite celle-là, contre une langue aussi illustre que la polonaise et qui nous touche peut-être de plus près. »'

En face de ces misérables persécutions le Félibrige reste la grande école d'éducation nationale.

« Il s'est donné pour tâche de propager sans relâche, avec sagesse et ténacité, l'orgueil de notre langue, l'intelligence des traditions, l'ardeur à la cause commune, en un mot la conscience plénière de la race et de sa destinée.

« Donc ô Félibres, le programme est net. Notre action doit commencer par être individuelle et devenir ensuite collective. Il faut que chacun de nous devienne un apôtre véritable, et pour cela que chacun se purifie dans l'étude patiente et de la langue et de l'histoire de sa patrie qui ne s'apprend pas aujourd'hui dans les écoles. C'est une tâche qui rebute les esprits paresseux, assoiffés de vaine gloire, mais c'est pourtant le fondement de tout.»

« Ce n'est pas pour rien que trois siècles à tout le moins d'absolutisme, d'unitarisme et d'ahétisme intellectuel nous ont émasculés

« Paris est bien bon de s'occuper de nos affaires, mais on ne peut refaire une Provence sans Provençaux, et si le Félibrige refait des Provençaux, même s'il n'en fait qu'une élite peu nombreuse la Provence se refera assez bien d'elle-même. »

« Voilà donc, fort nettement à mon avis, la mission que se donne toujours le Félibrige mistralien: mission d'enseignement, d'éducation nationale au sens profond du terme. Le Félibrige veut rendre aux Méridionaux l'orgueil de leur langue, la conscience de leur tempérament et de leur destin historique. Il veut susciter des hommes fiers et forts qui bâtiront des foyers durables et se blottiront sur le sein de la patrie (*s'atetouniran sus la patrio*). Et pour lui la patrie est toujours grande. Le Félibrige en un mot veut changer les sujets abêtis en citoyens conscients. »

Mais, et Devoluy y revient toujours, c'est par notre propre réforme qu'il convient de commencer.

« Ce n'est pas à Paris ni au pouvoir central qu'il faut s'adresser pour faire la décentralisation, c'est à nous mêmes, c'est nous-mêmes qui devons d'abord nous décentraliser en nous abreuvant à la poésie de notre terre, en nous élevant à la gloire de notre race, en reconquérant notre esprit régional dans le culte de notre langue et de notre histoire, en perdant toujours plus le fétichisme de Paris. C'est la famille que nous devons recimenter en maintenant ou en recouvrant à notre foyer les traditions de beauté d'enthousiasme et de tenue morale que nous ont légué nos ancêtres, en y maintenant ou en restaurant cette langue illustre et délicieuse qu'ils parlaient et qui est pour nous comme un écho vivant de leur foi et de leur âme qui revit en nous.

C'est la cité qu'il faut rétablir en donnant aux véritables citoyens qui sortiront des familles restaurées la fierté de gloires locales, le culte et les leçons des libertés municipales et du libre gouvernement de nos aïeux indépendants: c'est enfin la raison qu'il faut faire revivre en lui rendant conscience de sa personnalité nationale et de sa mission historique. »

Cette reconquête de soi-même explique la dernière métamorphose de Pierre Devoluy, son œuvre de romancier du protestantisme français. Pour ce huguenot, le salut est d'abord affaire individuelle, affaire de réforme intérieure, mais pour donner à ceux d'aujourd'hui le courage de cette réforme, ne faut-il pas leur conter l'histoire des ancêtres, qui ont lutté, qui ont tenu, qui ont maintenu la religion comme la terre et la langue, alors que cette religion était en contact avec la nature, et non pas desséchée, comme aujourd'hui par les pasteurs étrangers, rendue par eux maigre et pesante à la fois. Il faut restituer aux psaumes la fraîcheur primitive du XVIe siècle, leur rendre leur langue rude et savoureuse, celle de Marot et de Théodore de Bèze, les textes qu'ont chantés les *Camisards* et les *Auzards*, les audacieux soldats de Jean Cavalier, les inspirés et les prophétes du *Desert cévenol*.

Ah ! oui ceux-là étaient bien des protestants dans toute la force du terme; ils ont protesté au nom de leur foi contre le Pape de Rome et aussi et surtout au nom de leur race et de leur langue, contre le roi de Paris, centralisateur et nivelleur, protesté, comme Pierre Devoluy et le Félibrige n'ont cessé de le faire, contre l'uniformité qui n'est pas l'unité. Et dans ces protestants du XVIe siècle notre poète voit les continuateurs des Albigeois foulés aux pieds par la Croisade française, ceux qui sont morts en criant: Avignon ! Toulouse ! et dont le vieux poète a consacré la mémoire et souhaité le retour dans ce vers que Pierre Devoluy avait choisi pour être l'épigraphé de *Vivo Prouvènço*

« Que Deus rende la terro à seus fizels amats »

Ainsi sont nées ces œuvres singulièrement attachantes d'une parfaite originalité, ces trois romans qui forment un cycle de récits baignés dans une même atmosphère: *Le Psaume sous 7es étoiles*, *Le violier d'amour*, *Sous la Croix*. Chaque titre est une évocation par lui-même, le premier évoque les assemblées nocturnes dans le désert cévenol, le chant des psaumes s'élevant vers le ciel, les Etoiles qui parlent d'étoile à ce capoulié du Félibrige, le second éveille la musique grèle des vieux instruments de musique, semblables à ceux qui accompagnèrent les chants des troubadours; le dernier dresse sur l'horizon de la vie et de la mort l'arbre de douleurs, rustique et rugueux, signe de ralliement pour tous ceux qui ont faim et soif de justice.

Et dans ces trois livres c'est une même exaltation de foi ardente, de bonté, de sagesses populaire et de pitié devant les souffrances que supportent stoïquement dans les prisons et les galères ces martyrs d'une foi persécutée.

Ainsi Pierre Devoluy, chrétien et logicien, nous apparaît-il en définitive comme une sorte de Pascal du Félibrige « Géométrie et passion, voilà, toute son éloquence !.... dirait-on volontiers de lui comme de Pascal. Mathématicien et poète il presse son lecteur d'un ravissement implacable et le soulève ensuite dans un mouvement lyrique. Son jansénisme à lui, c'est le protestantisme, mais comme il est Félibre, par dessus cette austérité survit la Joie, une joie méridionale, celle du *GaySaber* toulousain, un joie qui s'exprime chez lui par la restauration qu'il tente des *Psaumes* en leur allégresse primitive, et aussi par la restauration des chants populaires qu'il publie, en y ajoutant beaucoup de lui-même sous le nom de Jean Malan.

Pour faire sentir ce complexe de sentiments, cette harmonie forte et subtile des divers éléments qui entrent dans la pensée de Pierre Devoluy, il me faudrait citer longuement ses romans et placer ces citations à côté de ses discours de Sainte-Estelle, de ses articles de polémique félibréenne dont j'ai donné tout à l'heure des extraits.

Oui, c'est bien là l'esprit mistralien, celui même qui anime le chant de la Coupo

Dóu passat la remembranço  
E la fe dins l'an que vèn;

non pas la contemplation stérile du passé, comme un motif de mélancolie et d'abandon romantique, non pas la stupide croyance au Progrès, qui renie toutes les traditions, mais l'avenir fondé sur le passé, mais la continuité de l'arbre dont le faîte s'élève d'autant plus haut que ses racines sont plus profondes.

Telle fut la doctrine de Pierre Devoluy, la doctrine mistralienne qu'il a su étayer sur les données du positivisme tout en conservant la foi spirituelle et l'émotion poétique qui l'animent. A l'heure où la France cherche son équilibre il est bon d'évoquer une telle doctrine, il est bon d'évoquer la grande figure de Pierre Devoluy, chevalier de la Comtesse, officier de France, poète de l'Idéal et de la Foi Chrétienne, dont le corps repose en son berceau rustique de Châtillon-en-Diois, mais dont la pensée toujours vivante doit animer les courages et redresser les esprits.

J'ai eu ce sentiment de façon intense, le soir du 13 août dernier, au cimetière de Châtillon. Sur les tombes pressées au pied des rochers rudes, l'ombre tombait, les cyprès sur l'or du soir semblaient une ligne de soldats au port d'arme, les pasteurs inspirés avaient parlé selon la Bible et l'Evangile et nous écoutions le cœur serré de tristesse, mais l'âme ouverte dans un sentiment de confiance et d'espérance, les nobles paroles et le chant des psaumes, et il nous semblait que tous unis, protestants, catholiques, Provençaux, Dauphinois, Félibres, poètes français, nous étions dans la pensée de Pierre Devoluy les membres actifs d'un même corps, Gaulois idéalistes devenus Français et chrétiens, latins restés proches de Rome par la langue populaire, tous unis pour la défense des quelques grandes idées sans lesquelles demain le monde retournerait à une

Barbarie d'autant plus effroyable qu'elle aurait à sa disposition les moyens mêmes de la civilisation.

Parmi les bons ouvriers de la civilisation vraie, c'est-à-dire celle qui veut les hommes libres dignes de vivre dans la cité libre, se placera Pierre Devoluy pour qui la Provence à laquelle il voua sa vie, ne fut pas seulement une expression géographique, mais ce qu'elle est en effet, avec la Grèce et l'Italie, une des formes lumineuses de la pensée humaine et de l'Inspiration plus qu'humaine.

Et souhaitons que son œuvre, complétée et rassemblée par la piété des siens, puisse atteindre, sous une forme accessible au public, la jeunesse qu'il a beaucoup aimée et qui doit recevoir le bienfait de son apostolat.

**Emile RIPERT.**



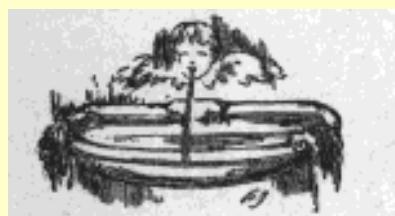
AIX- EN - PROVENCE  
VILLE DES ARTS ET DES ARTISTES

CLIMAT IDEAL  
TOUTE L'ANNÉE

MÉTROPOLE DE LA CIRCULATION VEINEUSE

LES THERMES SEXTIUS

VARICES, PHLÉBITES, ARTHRITISME



Tèste integrau

Còpi interdicho

Reserva pèr aquéli qu'an la licènci d'utilisacioun

**C.I.E.L. d'Oc**

**Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc**

Sèti soucian:  
3, plaço Joffre - 13130 Berro.

Tóuti dre reserva - Tous droits réservés - All right reserved.

© **Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc - 1998**

© Adoubamen dóu tèste, de la meso en pajo e de la maqueto pèr Ugueto Giély,  
en sa qualita de mèmbre dóu Counsèu d'Amenistracioun dóu CIEL d'Oc.